

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 13 juillet 1923

Discours prononcé par M. Paul TIRET, Professeur d'Allemand

Mes chers Amis,

Il y a quelque vingt ans, paraît-il, qu'un représentant des langues vivantes n'avait été appelé, à Buffon, à l'honneur d'occuper la place que M. le Proviseur m'a prié de prendre aujourd'hui. Vingt ans, c'est, si je ne me trompe, la majeure partie de l'existence de notre lycée ! Si je me permets de rappeler, en débutant, cette longue éclipse, ce n'est pas, croyez-le bien, dans une pensée de récrimination, mais seulement pour expliquer qu'elle est mon seul titre à vous adresser en ce moment la parole. Tour à tour, la philosophie, les lettres classiques et les sciences – pour ne parler que des années dernières – vous ont édifié, émus, intéressés, vous ou vos devanciers ; il fallait qu'un de vos maîtres de langues vivantes fit, à son heure, le geste traditionnel par lequel se clôt votre année scolaire ; le sort tomba ... sur le plus jeune – fatal privilège ! – et voilà pourquoi je suis ici devant vous, avec mission de vous entretenir quelques brefs instants.

Quel était le thème de la harangue adressée, il y a vingt ans, par mon collègue à vos aînés, c'est ce que je n'ai pas eu la bonne fortune de retrouver. Mais je ne crois pas m'avancer par trop, en supposant que le rôle des langues vivantes devait en faire assez largement les frais. Ne venaient-elles pas de se rajeunir et de se voir attribuer dans l'organisation de notre enseignement national une place qu'elles n'avaient encore jamais eue ? Il était donc bien naturel qu'on parlât du rôle qu'elles étaient désormais appelées à jouer. On était, en effet, au lendemain de cette fameuse réforme que d'ardentes polémiques avaient réclamée et qui, après une longue et minutieuse enquête, venait d'être mise en application : frappé du fait qu'au milieu des transformations inouïes du monde moderne – transformations que la grande Exposition de 1900, entre autres signes, avait fait toucher du doigt – la France restât attachée à un système scolaire rigide et tourné tout entier vers le passé, on réclamait une orientation plus souple et plus moderne de notre éducation. « Ne tenons plus nos regards uniquement fixés sur le monde antique, mais connaissons le monde moderne pour nous apprêter à y tenir notre place », tel était le mot d'ordre d'alors.

Il a été suivi vingt ans. Or, pour peu que vous soyez aux écoutes des échos d'aujourd'hui, vous savez sans doute qu'un mot d'ordre assez différent retentit depuis peu : moins nombreuses, il est vrai, que celles qui, il y a vingt ans, demandaient une transformation de notre enseignement, mais non moins influentes, des voix réclament maintenant qu'on revienne sur les innovations d'alors. Il paraît qu'une erreur avait été commise et qu'il n'est que temps de la réparer en mettant à bas l'édifice à peine vieux de deux décades.

C'est, je crois, un trait propre à notre caractère français que d'aimer ainsi à dresser souvent le bilan de ce qui a été fait et de déclarer volontiers que ce qu'il a produit jusque-là ne valait à peu près rien. S'il y a des peuples dépourvus d'initiative et trop souvent satisfaits d'eux-mêmes, le nôtre aime à s'examiner, à se dénigrer et à changer. C'est souvent une source de progrès, mais on n'oserait affirmer que ce l'est toujours.

Ne nous étonnons donc pas de voir remis aujourd'hui en discussion, sinon le but, du moins les méthodes de notre enseignement secondaire ; et vous, mes chers amis, puisque c'est devant vous que je parle, gardez-vous de tirer de là une leçon de scepticisme. Voyez plutôt dans ce fréquent examen de conscience, auquel se livre l'Université, le souci qu'elle a de parvenir au mieux et de trouver la voie la meilleure pour préparer au Pays les générations instruites et fortes qu'il attend d'elle.

Loin de moi l'intention de prolonger devant le débat sur cette immense question ; ce serait peut-être le lieu, mais à coup sûr pas le moment ; vous seriez sans doute fort embarrassés que l'on vous en fasse les juges, et ce n'est pas non plus votre rôle.

Mais, puisqu'aussi bien ces questions sont posées et que, quelle que soit d'ailleurs la forme que va revêtir notre architecture scolaire, les langues vivantes en formeront toujours une pièce importante, me sera-t-il permis de rechercher avec vous quel rôle elles peuvent et doivent jouer dans votre formation ?

On a, d'ordinaire, pour l'enseignement des langues étrangères, deux exigences principales et, en apparence au moins, contradictoires : on veut qu'elles soient enseignées d'un point de vue pratique, pour pouvoir servir, au besoin, dans les rapports avec l'étranger, et on leur demande en même temps de travailler à la culture générale et désintéressée de l'esprit. Cette double tâche n'est pas pour nous décourager, croyez-le. Il faut toutefois avouer qu'elle nous charge d'une responsabilité assez lourde ; si, en effet, nous envisageons notre rôle d'un point de vue purement pratique, dans l'unique pensée de vous mettre en état de parler couramment l'anglais, l'allemand, etc., on nous reproche, et non sans quelque raison, d'avoir des vues par trop terre à terre. Mais, que d'autre part, délaissant le but pratique et les méthodes actives, nous employons les méthodes propres aux langues anciennes : étude de la grammaire pour elle-même, lecture et traduction de textes classiques, nous nous exposons à cet autre grief d'enseigner d'une façon morte ces choses essentiellement vivantes que sont les langues modernes.

Vous pensez que j'invente ? Quels brocards n'a-t-on pas lancés contre les maîtres de langues, comparés à des interprètes pour agences de voyages, tandis qu'à l'inverse d'autres, forts des souvenirs de leurs études d'il y a quarante ou cinquante ans, affirmaient n'avoir jamais su dire une phrase complète en allemand ou en anglais, après avoir pâli des années sur Schiller ou Shakespeare.

Est-il donc impossible de concilier les deux exigences dont je vous parlais à l'instant ? Je ne le crois pas.

De fait, il serait d'une ironie un peu trop forte qu'une langue vivante fût étudiée en faisant complètement abstraction de l'usage. A quelques heures de Paris, au-delà de la mer et des

monts, vivent des millions d'hommes, qui s'expriment et qui écrivent en des idiomes différents du nôtre, mais vivants tout comme le nôtre ; les circonstances peuvent vous mettre, un jour ou l'autre, en rapport avec eux ; il serait dérisoire qu'on ne tînt aucun compte de cette possibilité en vous initiant à leur langage et qu'au terme de vos études vous soyez aussi inaptes qu'au début à vous servir de la langue étrangère. C'est pourtant ainsi, vous le savez peut-être, que les choses se passaient jadis. Je ne voudrais pas médire de nos anciens maîtres, qui, d'ailleurs, se conformaient aux méthodes alors en usage, mais je dois reconnaître que si nous avons appris avec eux de l'allemand ou de l'anglais, nous ne l'avons pas appris autrement que le latin ou le grec, à coups de dictionnaire et par un décalque plus ou moins habile du français. De procédés vivants pour les langues vivantes, il n'en était pas question.

Je ne crois pas me faire d'illusions excessives en pensant que des progrès ont été faits et que les langues vivantes sont, aujourd'hui, entre vos mains des outils plus maniables et plus utiles qu'elles ne l'étaient entre les nôtres.

Votre oreille et vos organes sont plus exercés que ne l'étaient les nôtres, vous n'êtes plus déroutés, comme nous l'étions, par la moindre phrase prononcée en langue étrangère et vous êtes capables d'y répondre simplement ... à condition que la timidité ne vous paralyse pas ; vous avez, au moins obscurément, le sentiment de la langue, de ce qui est ou n'est pas anglais ou allemand ; vous avez l'habitude de débrouiller un texte, plus rapidement qu'on ne l'eût fait de notre temps ; bref, des meilleurs d'entre vous, on peut dire que leurs études les acheminent vers cette pratique de la langue que nous avons reconnue être l'un des buts qui leur sont assignés.

Que cette pratique puisse ensuite devenir, selon les circonstances, un avantage précieux pour celui qui la possède, l'expérience le prouve. Combien de nos anciens ont été, pendant la grande guerre, comme agents de renseignement ou de liaison, d'utiles auxiliaires du commandement, parce qu'ils n'étaient pas incapables de s'exprimer dans la langue de nos ennemis ou de nos alliés ! En ce moment même, que d'autres rendent des services appréciés comme collaborateurs de nos troupes ou de nos missions d'ingénieurs en Sarre, en Rhénanie, dans la Ruhr ! Et je ne parle ici que des services de guerre ou ayant rapport à la guerre. Mais les œuvres de paix ne font pas apparaître sous un jour moins clair, dans l'intérêt de l'individu comme dans celui du Pays, l'utilité de la pratique des langues modernes. Dans les rapports constants qui se nouent aujourd'hui entre tous les pays du monde, l'ignorance de ces langues met en état d'infériorité manifeste ceux qui y persistent.

Mais parce que les langues sont ainsi susceptibles de rendre des services pratiques, elles éveillent la méfiance de certains esprits, sur lesquels le mot « désintéressé » exerce une sorte de fascination ; pour un peu, ils les rendraient seules responsables de cette chose affreuse, aussi affreuse que le mot lui-même, qu'on dit avoir envahi notre société et même notre enseignement : l'utilitarisme. Et ils leur refuseraient le droit de pouvoir contribuer avec succès à la formation générale de l'esprit. Grave reproche, contre lequel elles ont à cœur de protester.

Certes, nous reconnaissons tous que l'enseignement que vous venez chercher au lycée doit avant tout tendre à éveiller vos esprits, en même temps qu'à former vos caractères ; il veut vous inspirer cette forte conviction que votre vie doit, de quelque façon que ce soit, être une vie utile et qui produise, sans souci d'une spécialisation trop hâtive ; il doit préparer des esprits

ouverts et solides, capables de s'adapter ensuite aux tâches multiples qui vous attendent. Mais nous sommes convaincus aussi que, dans ce plan général de formation, les langues peuvent revendiquer leur place et la tenir avec honneur.

Je m'en voudrais d'entrer ici dans les détails et de montrer que, par des moyens différents parfois de ceux des langues mortes, l'acquisition de la langue vivante, avec tous les exercices qu'elle comporte, constitue une utile gymnastique des esprits. L'analyse d'une phrase allemande, par exemple, ne requiert pas moins de réflexion et de perspicacité que celle d'une phrase latine ou grecque. Les fréquents rapprochements qui s'offrent entre la langue étrangère et la langue maternelle, voire même avec les langues anciennes, sont des plus féconds pour l'esprit. Et le travail intense que peut exiger une traduction pour serrer d'aussi près que possible l'original n'est pas moins fructueux pour s'exercer sur un auteur moderne et non sur un ancien, en même temps qu'il montre bien finalement l'inanité de toute transposition et fait sentir nettement la différence de génie des langues.

Mais la possession d'une langue elle-même n'est qu'un moyen pour arriver à une fin plus élevée : la connaissance du peuple qui la parle. C'est l'affaire des linguistes d'étudier la langue pour elle-même, et vous n'êtes pas encore des linguistes ! Pour l'heure notre ambition pour vous est autre : c'est de vous faire pressentir ce que sont dans leur caractère, leurs mœurs, leur âme, les peuples qui nous entourent. Tâche immense, dira-t-on : les six années d'études même n'y suffiront pas. Je la crois pourtant possible. Et en tous cas, nous aurons au moins posé les jalons, heureux si votre curiosité éveillée demande ensuite à se satisfaire plus largement et à étendre son champ de recherches.

Dans les premières années, c'est avec la vie quotidienne de ces peuples que vous faites connaissance, vie familiale ou vie sociale ; en les regardant vivre, travailler, se distraire, déjà vous entrevoyez quelques traits de leur caractère particulier. Puis le conte et la légende vous font voir quels rêves ont hanté leurs âmes au cours des âges ; qui ne connaît l'attachement des peuples germaniques à leur passé héroïque, ne les comprendra jamais complètement. La poésie, en même temps, vous initie à leur façon particulière de sentir. Avec l'histoire, vous voyez comment leur tempérament a réagi en face des événements, tantôt les expliquant, tantôt influencé par eux. Enfin vous abordez quelques-unes des œuvres maîtresses par lesquelles se sont exprimés leurs grands esprits, et si révélatrices, elles aussi, du génie national. Au terme de ce voyage dans les pays étrangers, doivent vous apparaître, en traits suffisamment nets, les principaux linéaments du caractère de leurs habitants.

Qu'il y ait dans cette connaissance d'autres races et d'autres caractères que les nôtres une occasion pour nous de mieux connaître l'homme, et par conséquent de nous mieux connaître nous-mêmes, personne, je crois, ne peut le contester. Celui qui ne connaît que lui-même a presque fatalement la vue bornée et le jugement partial, parce qu'il manque de largeur de vue ; l'étude de l'étranger, et de l'étranger qui est notre contemporain, nous incite sans cesse à la comparaison : souvent celle-ci sera en notre faveur et alors nous n'en apprécierons que davantage nos vertus propres ; mais parfois aussi nous aurons à reconnaître que d'autres nous sont, à certains égards, supérieurs et cette constatation pourra devenir pour nous un utile stimulant.

Le caractère des peuples nous étant ainsi révélé, nous comprendrons plus aisément aussi les événements de l'histoire, qui, faute de cette connaissance, restent si souvent pour nous pleins d'obscurité. Et que dire de ceux qui se déroulent, jour par jour, sous nos yeux ? Quel avantage ne possède pas, pour les comprendre et les juger sainement, celui qui a quelque notion de la psychologie de ses voisins !

Mais le bénéfice le plus riche que retirera votre esprit du contact avec les civilisations étrangères, c'est la fréquentation des grandes œuvres qu'elles ont produites. Sans doute l'Antiquité, intelligemment étudiée et comprise, a une haute valeur éducative : les anciens, philosophes, poètes, artistes, ont exprimé les pensées et les sentiments éternels de l'homme en des formes que nous admirons à juste titre. Mais peut-on raisonnablement soutenir que rien n'ait été ajouté depuis eux au patrimoine de l'humanité ? Il faut d'abord admettre que notre génie français l'a singulièrement enrichi. Mais Shakespeare, Goethe, Cervantès, Dante, pour ne citer que les plus grands, peuvent bien prétendre à représenter d'autres aspects caractéristiques de la pensée humaine qu'on ne peut se dispenser de connaître.

Cette connaissance, pour être réelle et profonde, doit d'ailleurs se faire dans le tête-à-tête et sans intermédiaire ; là où s'interpose le truchement du traducteur, se glissent les chances de mésentente et le charme se perd. Il faut que vous puissiez aller à ces maîtres directement, pour les comprendre et les goûter pleinement ; et vous serez alors récompensés de votre peine, car pour être d'un autre ordre, les belles œuvres étrangères peuvent procurer à celui qui les aborde des émotions et des jouissances comparables à celles que nous donnent les œuvres antiques.

Ainsi « l'honnête homme » d'aujourd'hui, s'il veut être vraiment cultivé, se doit de ne pas être fermé à la pensée et au sentiment des peuples modernes. Mais il n'y a pas que l'homme ; il y a le Pays dont l'intérêt doit aussi nous guider ; et cet intérêt veut que le plus grand nombre possible de ses enfants, ceux surtout qui formeront son élite, soient avertis des choses de l'étranger.

Serait-il d'ailleurs possible de se tenir dans un splendide isolement, à l'écart des bruits du dehors ? Les frontières peuvent se fermer aux hommes, aux marchandises. Peuvent-elles, après les derniers progrès de la science, se fermer aux idées ? Dans l'incessant et intense va-et-vient d'idées qui caractérise le monde moderne, nul peuple ne peut prétendre s'enfermer dans l'étude de son passé et ignorer les autres.

Nous sommes fiers, et à bon droit, de notre civilisation, de notre langue, de nos arts. Mais l'amour-propre ne va pas jusqu'à nous faire croire que rien de bon ne peut venir d'au-delà des frontières. Ce n'est pas de ce côté-ci du Rhin qu'on érige la supériorité de la culture nationale en un dogme indiscutable qui justifie tout, même l'écrasement des autres ; la France a plus de respect de la personnalité d'autrui ; elle sait reconnaître et estimer les nobles sentiments et les belles œuvres partout où ils éclosent ; elle ne dédaigne même pas de s'en inspirer et d'assimiler à son propre fonds ce qui peut l'enrichir. Qui niera que les littératures étrangères aient, à certains heures, par exemple au début du siècle dernier, infusé un sang nouveau à la nôtre ? Il y a, sans doute, une mesure à garder dans cet accueil de l'influence du dehors, mais elle ne saurait être rejetée de parti pris.

Et de même de la science : la science française est riche et généreuse ; elle donne sans compter à l'étranger. Mais celui-ci, à son tour, travaille, cherche, produit ; et de cette production nos techniciens et nos savants doivent aussi pouvoir faire leur profit.

Dira-t-on que la France, plus encore que d'emprunter à l'étranger, doit se préoccuper d'étendre son action chez lui ? Cette action, que notre pays doit à son héroïsme, aux qualités de son cœur, à l'excellence de son génie, elle est désirée, attendue, chez nombre de peuples des deux mondes ; et j'entends bien que son meilleur véhicule est notre langue, si claire, si droite, si harmonieuse. Mais, malgré le prestige dont elle jouit, elle ne saurait suffire. Nous agissons d'autant plus efficacement sur eux que nous pénétrons mieux ces peuples qui nous appellent, leur passé, leurs traditions et leurs aspirations, et comment le pourrions-nous si, quand ils nous parlent, nous ne les entendons pas ?

Qu'il s'agisse de mieux connaître nos amis, d'en acquérir de nouveaux ou de surveiller nos adversaires et nos ennemis, toujours s'impose l'étude et la possession des langues.

Ah ! je comprends qu'après la grande tempête, où nous avons cru par instants de voir, non certes périr, mais asservis notre génie national, notre civilisation, tout ce qu'a vu et fait éclore de beau, de bon, de noble, de délicat notre ciel de France, nous nous soyons repris d'une tendresse et d'une affection filiales pour ce génie et pour son berceau gréco-latin ! Nous ne l'honorerons, nous ne l'aimerons jamais assez. Mais en entourant de notre vénération notre héritage et les ancêtres qui nous l'ont légué, n'oublions pas qu'à peu de distance de nous vivent d'autres hommes, les uns vers lesquels nous porte notre cœur, les autres dont trop de douloureux souvenirs nous séparent et dont nous avons encore à nous défendre ; pensons que nous devons les connaître tous ; il y va de notre prestige et de notre sécurité !

Paul TIRET

()

Agrégé d'allemand (1911)

Professeur à Buffon (de 1922-1923 à 1923-1924)